

## L'histoire au risque de l'identité

Les histoires nationales sont construites pour faire corps, donner un langage commun et donc un élan à une communauté. Une histoire partagée donne des références et des valeurs, en s'appuyant sur un passé elle dessine un avenir, elle aide à comprendre où l'on va si l'on sait d'où l'on vient. Pensons à la France : les récits qui racontent l'histoire de cette *personne* – ainsi Jules Michelet voyait-il notre pays - ont besoin d'un événement fondateur qui apporte intelligibilité à la trajectoire : une origine peut faire figure de destin. En France, partir du baptême de Clovis permettait de construire un royaume soumis à Dieu et au Roi. Clovis est posé comme le premier « roi de France ». Son baptême n'est pas une affaire personnelle : quand l'évêque Rémi prononce les paroles sacramentelles il baptise la France elle-même. Ces débuts assignent à la France une identité royale et chrétienne. Cette lecture exclusive de l'histoire est élaborée dans l'entourage royal aux temps de Philippe Auguste et de Louis IX, mais très tôt d'autres courants d'opinion ont construit une autre histoire, ont inventé d'autres origines et donc proposé un destin différent. Le récit trouve son achèvement quand les Républicains, au XIXe siècle, écrivent une autre intrigue. Cette histoire commence avec Vercingétorix, rassembleur d'un peuple puis chef de guerre, vaincu à Alésia par César. Les Gaulois, soumis par Rome, puis conquis par les Francs - l'aristocratie les revendique comme ancêtres - représentent le peuple. Ce peuple combat la noblesse et le clergé, les dominants, pendant près de 18 siècles avant de constituer le Tiers Etat vainqueur dans les événements de 1789.

Bien d'autres civilisations ont pratiqué les récits pluriels. Athéna a finalement triomphé de Poséidon pour donner son nom à Athènes, mais à ce patronage divin, la cité juxtapose, avec Thésée, un parrainage héroïque. Enée a donné à Rome la filiation troyenne, mais Romulus trace le sillon fondateur de la cité qui trouve enfin sa vérité, quand le peuple, le cruel roi Tarquin une fois chassé, fonde la République. Dans la Bible, les Hébreux se sont choisis des ancêtres : Jacob est l'aïeul tribal qui symbolise la continuité généalogique, Moïse est le chef charismatique qui guide le peuple et lui impose la loi divine. Le troisième ancêtre, Abraham, est celui qui rassemble, c'est le « père des nations ».

Faut-il rappeler que d'autres nations ont tenté de se construire, au contraire, autour d'une histoire écrite afin qu'elle définisse une identité

exclusive ? En Allemagne le nazisme a posé la nature de la nation allemande : la rencontre d'une race avec un territoire. Toute l'histoire allemande a été reconstruite à partir de cette définition. D'autres mémoires, d'autres lambeaux d'histoire sont alors inassimilables à la glorieuse saga du *Volk* allemand. D'abord les communistes représentent les traîtres de l'intérieur : l'Allemagne n'a pas été vaincue en 1918 mais *poignardée dans le dos*. Puis très vite ce sont les Juifs qui représentent la menace pour l'intégrité aryenne : ils sont désignés, puis exclus avant d'être exterminés. Dans l'URSS stalinienne la réécriture de l'histoire aboutit à des exclusions comparables, à partir d'une définition identitaire qui se pense comme politique et non raciale. Au bout du compte, là encore ce sont les Juifs qui font aussi les frais de cette volonté d'unanimité. Faut-il enfin évoquer le régime de Vichy ? Si Charles Maurras salue l'avènement de 1940 comme une *divine surprise* c'est que Pétain retrouve naturellement le cours d'une histoire monarchique et catholique. Pour exalter cette identité retrouvée il est urgent d'exclure : les Juifs là encore font les frais de ces affirmations.

Les grandes civilisations revendiquent des origines plurielles et se réclament donc d'ancêtres multiples. L'entrecroisement des différentes intrigues assure le dialogue et soutient donc la vie politique de la cité. En France les fils de Saint Louis débattent avec les enfants de Voltaire et de Victor Hugo. C'est l'indispensable condition pour que chacun, quel que soit son parcours et ses origines, puisse trouver place dans un récit qui croise les appartenances. Madame Leïla N'Gazou racontait ce matin le souvenir d'une exclusion : alors que son professeur explique la *Chanson de Roland*, et évoque la fin du héros, surpris par la trahison des Sarrasins au col de Roncevaux, elle perçoit les regards de ses camarades de classe : n'appartient-elle pas au groupe qui massacra le héros ? Cet incident est révélateur : en un instant un groupe, ici une classe, peut faire corps. En transformant une histoire en mémoire collective patrimoniale, un groupe clos se fonde et, dans le même mouvement, débusque l'intrus dont la mémoire affective est antagonique. Peu importe si les historiens désignent aujourd'hui les Basques comme les responsables possibles du coup de main de Roncevaux.

L'incident est porteur d'une leçon : l'histoire (ou toute autre discipline) enseignée ne doit pas transmettre une intrigue unicolore, porteuse de sens unique. Certes il serait absurde de gommer, par irénisme, les affrontements entre le monde arabe et la France. Mais en analysant ces affrontements on les fait entrer dans une histoire qui, par

ailleurs n'a pas été toujours conflictuelle, mais tissée d'échanges de toutes sortes. Autrement dit, pour reprendre une formule de Paul Ricœur, il faut utiliser l'histoire parce qu'elle est capable de *soigner les mémoires blessées*, cette histoire ouvre la possibilité d'*universelle traductibilité des mémoires*. Quand on enseigne l'histoire à une classe on ne laisse personne au bord de la route. Chaque élève est porteur d'appartenances multiples, il faut leur faire place en histoire et expliquer comment aucune d'entre elles ne doit faire figure d'identité exclusive et excluante. Force est de constater pourtant à la lecture des programmes qu'un nombre important de Français ne sont que des ombres dans le déroulé de l'histoire nationale. Beaucoup d'entre eux sont orphelins de tout récit et de toute intelligibilité. Pour utiliser une métaphore de Léon Blum qui souhaitait, en 1936, « faire entrer dans la cité ceux qui campent à ses portes » l'enseignant doit faire en sorte que chaque élève existe, lui et ses mémoires, dans l'histoire qui lui est enseignée, faire en sorte que chacun puisse *entrer en histoire*.

Nous laisserons conclure l'écrivain franco-congolais Alain Mabanckou. Inaugurant il y a quelques jours sa chaire au Collège de France, il interrogeait sa propre identité : était-il binational ? *Congolais ? Noir ?* Certainement rien de tout cela si la France se définissait comme *blanche et chrétienne*, selon l'affirmation d'une députée européenne. Il concluait : « Se réfugier derrière une transmission identitaire de sa culture et de sa couleur est une attitude suicidaire. Notre intelligence se mesure à notre capacité à rencontrer les autres civilisations, à en faire une sorte d'inventaire qui nous permet de nous définir et de donner une direction à notre destin. »

D. Borne – Aix en Provence - 2016